

# François Fries

*La mélancolie de la résine*

## Préface

Longtemps François Fries se considéra comme un peintre du dimanche. Mais depuis toujours, la peinture constitue pour lui un mode privilégié de recherche et d'expression de soi. Au fil des années, il y a construit son propre langage, son imaginaire, son histoire. Voici trois ans, il choisit de ne plus se consacrer qu'à cela, retrouvant la joie presque enfantine de cuisiner les pigments, d'expérimenter les couleurs, et le désir plus mature d'explorer en solitaire l'intimité de cette écriture picturale.

Son travail actuel offre une synthèse de ses problèmes esthétiques et d'aspirations sensibles paradoxales : comment exprimer à la fois l'intensité colorée et la transparence? Le lisse et la profondeur? Le plein et l'espace? Le mouvement et la peinture?

Au premier regard, les oeuvres de François Fries paraissent autant de variations sur un même thème. Mais si l'artiste poursuit une quête - quelque chose de l'ordre d'une grâce naturelle - il se refuse à transformer son oeuvre en système. Car au travers de ses séries s'affirme le désir de maintenir, si ce n'est d'ériger en valeur, la trouble beauté du flou, de la tension des contraires et des entre-deux.

Et parce qu'en son esprit, l'écriture et la peinture sont intimement liées, surgit parfois la tentation du verbe... Visibles dans certaines oeuvres des années 90, les mots sont devenus secrets, prisonniers de la résine, énigmatiques, comme ceux qu'il choisit pour titrer ses oeuvres, entre poésie et roman noir. Les peintures de François Fries seraient-elles plus littéraires qu'il n'y paraît? Il me semble qu'il y a quelque chose de proustien dans cette tentative pour fixer, matérialiser le fugitif et l'évanescent, dans cet entre-deux, ni tout à fait abstrait ni réellement figuratif. Les peintures de Fries tendent vers l'abstraction. Mais dans ces all-over, il est aisé de projeter quelque motif végétal... auquel ne ressemble pourtant aucun bouquet, aucun feuillage.

La figuration dans l'oeuvre de Fries est donc ailleurs : dans la sensation d'une réalité floue, ou plus exactement dans l'impression ténue de ce qui reste. Ressusciter par touches sur la toile l'expérience d'un monde perdu. Se réapproprier, comme une réminiscence, le monde sensible des perceptions, "plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles" comme l'écrivait Proust, et seules "à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir" : l'univers pictural de François Fries tient de cette nostalgie.

François Fries n'est pas un artiste à message, maniant l'idée et le concept. Ce qui importe, ce sont les petites vérités intérieures que découvre l'émotion, comme un resurgissement de soi.

Fries ne peint ni ce qu'il voit ni ce qu'il vit. Il fictionne, et sous ses supposées floraisons pleines, lumineuses et sereines, ses roses malabar et ses bleus presque pastels, se cachent sans doute quelques mondes secrets, inquiets et fragiles.

Espaces imaginaires, les peintures de François Fries si présentes, si denses, nous laissent pourtant rêver l'absent, le passé, le futur et le possible. Espaces de contemplation, de révélation, elles nous aident à trouver en nous-mêmes, sans violence apparente, notre propre petite musique latente.

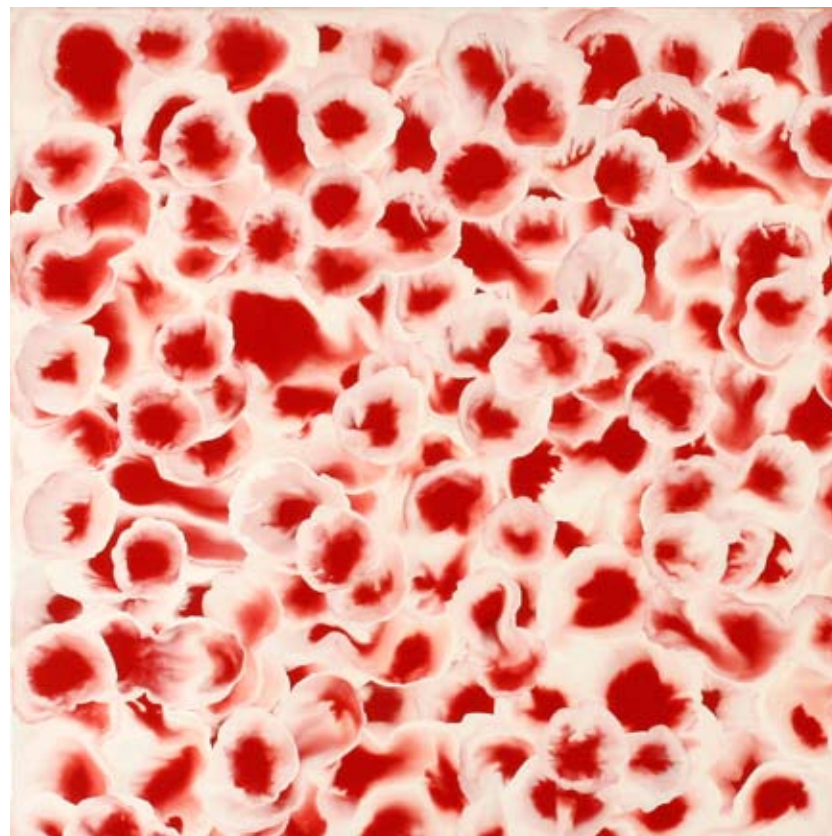
*Marie Deparis  
Mai 2006*



*Rose Malabar  
acrylique sur toile  
162 x 114 cm  
hiver 2005*



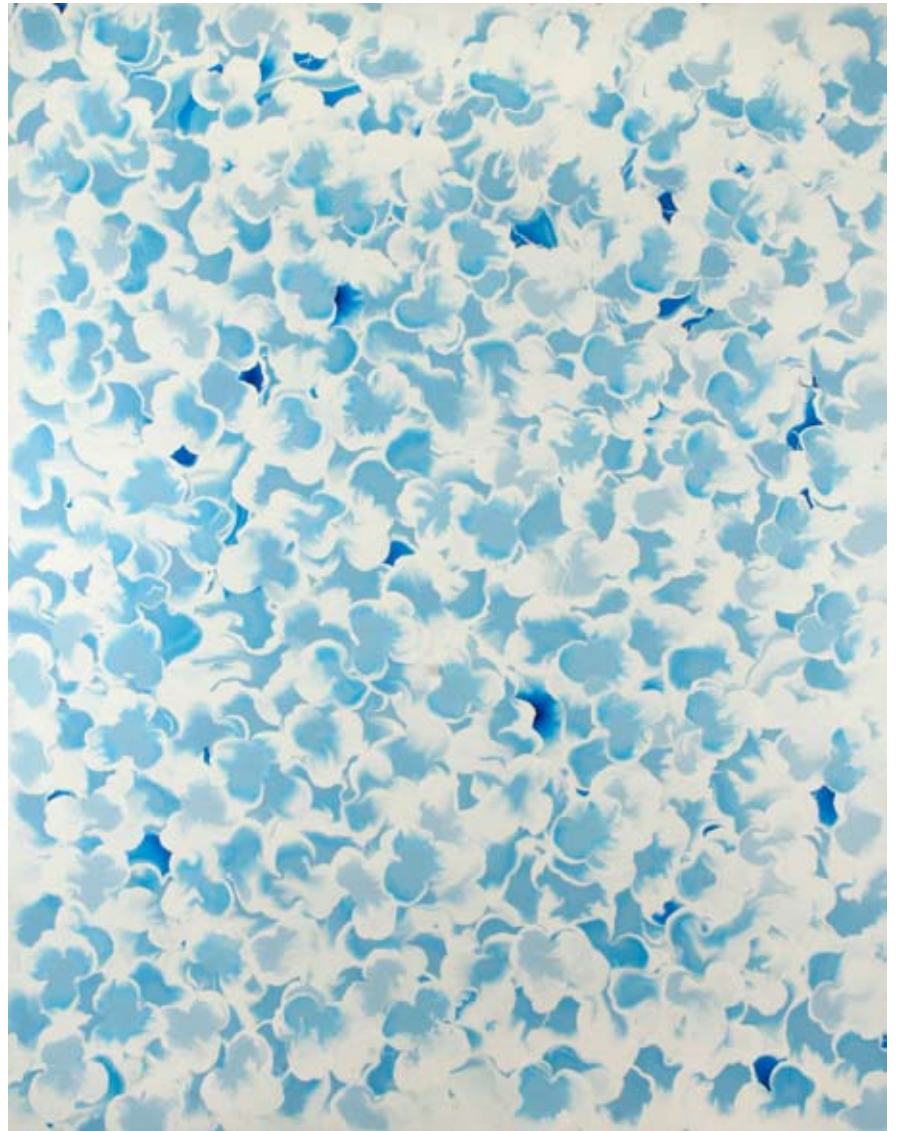
*L'amant de la dame aux camélias*  
acrylique sur toile  
100 x 100 cm  
printemps 2006



*La mélancolie de la résine*  
acrylique sur toile  
100 x 100 cm  
printemps 2006



*Sous le bleu*  
acrylique sur toile  
146 x 114 cm  
printemps 2006



*Ma nuit avec la responsable des arts plastiques*  
acrylique sur toile  
146 x 114 cm  
printemps 2006



*Rosebud*  
acrylique sur toile  
diptyque  
162 x 228 cm  
hiver 2006





*La mélancolie de la résine*  
acrylique sur toile  
162 x 114 cm  
été 2005



*Marie-Antoinette*  
acrylique sur toile  
130 x 97 cm  
printemps 2006





## Entretien

MARIEDEPARIS : Depuis 3 ans, vous avez choisi de vous consacrer complètement à la peinture, après des années de pratique en dilettante et une carrière vouée au cinéma. Depuis vous avez exposé dans plusieurs lieux notamment Artcore, Artparis avec Véronique Smaghe et aujourd'hui ici, à la Galerie Charlotte Norberg. Pour cette exposition, vous avez choisi le titre La mélancolie de la résine. Pouvez-vous éclairer sur le sens de ce titre particulier?

FRANÇOIS FRIES : Cela évoque un vague à l'âme, une mélancolie douce comme on dirait une folie douce. C'est aussi un clin d'oeil à la mémoire de l'eau. La résine fonctionnerait de la même manière. Elle va saisir les couleurs, les envelopper et dans le même temps en séchant, figer une sensation, un mouvement passés qui ont à voir avec la mémoire, un peu comme le souvenir liquide de quelque chose d'immatériel.

MD : D'emblée, on perçoit dans votre propos la volonté de lier le faire, l'aspect formel, matériel de votre travail : le mouvement, les formes, la couleur, et aussi les pigments, la résine... et le ressentir, l'expression de sensations, d'impressions diffuses...

FF : Les deux problématiques sont liées. J'essaie de rendre concret quelque chose d'immatériel comme l'air, le vent, ou une expression comme la timidité, la colère pour essayer de les figurer concrètement sur la toile avec des choses simples et naturelles

MD : Pourtant, votre peinture n'est pas figurative. Ne cherchez-vous pas, au fond, à représenter ce qu'il y a d'abstrait dans ce qui est figuré, à extraire l'image abstraite, ressentie dans la narration, quelque chose comme la sensation de ce qui reste?

FF : Ce qui peut paraître abstrait tend pour moi vers le figuratif, bien que le motif ne m'intéresse pas. Lorsque j'ai réalisé la série Les dessous des feuillages, chaque tableau était une sorte d'hippocampe où auraient été stockés durablement des fragments de sensation, ici, le frémissement de feuilles, là, le mouvement d'une branche. En cela on pourrait dire que ma peinture est figurative. La figuration d'une sensation, d'une réalité floue, impalpable voire insaisissable.

MD : Vous revenez souvent sur cette idée de flou, de réalité floue : Pouvez-vous développer?

FF : L'an dernier, j'ai réalisé une série qui s'intitule Peinture floue. Avec l'idée de quelque chose qui aurait le moins de prise possible avec la réalité qui elle, vous submerge de partout... Parce que nous vivons dans un monde très identitaire, très rationnel aussi, dans lequel l'indécis, le contradictoire sont plus ou moins bannis. Mais la réalité subjective, celle de la mémoire, des perceptions, des sensations n'est pas une, unique... Dans ma peinture, c'est cela qui m'intéresse : les choses ténues, la tension que créent les entre-deux, le paradoxe...

MD : J'ai le sentiment en effet qu'il y a dans votre peinture sinon des paradoxes, au moins des ambiguïtés, des dualités. Par exemple, la manière dont vous travaillez donne à vos taches un contour imprécis, fondu, qui suggère le mouvement. En même temps, lors de nos différents entretiens, vous m'avez dit vouloir parvenir à un résultat le plus lisse possible, comme si le mouvement avait été gelé...

FF : Oui, ce qui m'intéresse actuellement, c'est attraper le mouvement. Je cherche à ce que le mouvement soit saisi comme un instantané sur une pellicule, comme scotché sur une toile cirée... Par exemple, le mouvement d'un massif de fleurs. Plonger dedans puis le geler, le découper comme un fragment de réalité sensible dans le carré ou le rectangle de la toile, comme un arrêt sur une image en mouvement.

Ce qui m'intéresse aussi, c'est la chimie des couleurs qui se mélangent, leur intimité, leur densité, leur transparence...

MD : Densité et transparence : on aborde là, à mon sens, une dimension essentielle, et équivoque, de votre travail. Ce qui frappe au premier abord, c'est la profusion du motif, la densité visible. Et puis vient la transparence, l'impression d'une lumière venue d'en dessous, éclairant la surface, lui donnant cette luminosité diaphane.

Dans le même temps, on a le sentiment que cette lumière est empêchée, occultée par cette surface pleine, suggérant ainsi une profondeur sans la montrer, comme s'il y avait quelque chose derrière, que vous voudriez masquer. Avez-vous des choses à cacher?

FF : Tous mes tableaux ne sont pas recouverts de couleur mais il y a toujours un fond, une résine qui habille la toile... Sur la profondeur, j'éprouve un sentiment paradoxal. Il y a d'un côté, c'est vrai, la volonté de recouvrir la toile,

comme une manière de se fabriquer une nouvelle peau. Pour certains tableaux, c'est aussi l'idée de cacher quelque chose à l'intérieur, comme un tiroir secret. Mais d'un autre côté, j'essaie surtout de donner l'envie de plonger à l'intérieur du tableau, de s'y immerger totalement.

MD : Quand on cherche à pénétrer vos toiles, on a parfois l'impression que sous leur apparence paisible se cache peut-être quelque chose de plus rude, de plus violent, de plus noir, mais c'est à peine suggéré ! Vos toiles invitent, en fait, à une espèce de liberté fictionnelle ou tout à coup, on se sent libre d'imaginer que derrière la couleur, toutes les histoires sont possibles...

FF:Ma peinture pourrait bien être plus inquiétante, plus trouble qu'il n'y paraît...

MD : Voilà une autre de ces ambiguïtés dont je parlais tout à l'heure!

FF: Certains tableaux appellent à la fiction, d'autres sont pour moi davantage des évocations, des métaphores. Si l'on prend Sous le bleu par exemple, ce bleu là, ce peut être aussi le bleu... de travail. Lorsque je travaille à ma peinture, je pense souvent écriture.

MD : Autrement dit, l'écriture, autre activité à laquelle vous continuez de vous consacrer, nourrit votre inspiration. De quelle manière ?

FF: De manière différente à chaque étape de la conception du tableau. Je ne fais pas de dessin préparatoire sur la toile. La préparation, ou plutôt la conception, se trouve dans mes petits carnets ou sur des post-it. Bref, je commence par imaginer le tableau en l'écrivant au préalable en quelques lignes et pendant l'exécution parfois je m'en éloigne. Ensuite, l'acte de peindre, par glissement, m'appelle à d'autres évocations, imaginaires ou textuelles. Enfin, une fois le tableau fini, il y a le titre, parfois suggérant une histoire, qui me vient...

MD : Vous dites que lorsque vous vous mettez à peindre, vous vous éloignez parfois de votre intention initiale. Quelle est la part de préparation, de projet, et quelle place laissez-vous au hasard ou à l'accident?

FF: Avec une certaine expérience, il y a moins d'accident mais je cherche toujours à provoquer le hasard par des rencontres entre de nouvelles résines et des nouvelles couleurs. Il y a dans l'élaboration d'un tableau quelque chose qui pourrait à voir, je crois, avec la mise en scène. Je dispose les couleurs sur la toile et les met en mouvement avec plus ou moins de lumière, de fluidité. J'essaie de

provoquer leurs rencontres, de leur donner telle forme, tel effet, selon leur structure moléculaire et leur densité. C'est un moment excitant et inquiétant, car c'est toujours très empirique. Le temps de séchage entre chaque couche est déterminant et le résultat parfois surprenant car après le séchage, les couleurs se métamorphosent et on n'est jamais sûr à 100% du résultat. La construction de chaque tableau se fait ainsi, lentement, couche après couche, en risquant telle couleur contre telle autre, quitte parfois à tout perdre...

MD : C'est un problème récurrent pour tous les peintres, je crois, de savoir s'arrêter au bon moment. Alors pour vous, qu'est-ce qu'une toile réussie?

FF: Un tableau réussi à mes yeux tient sans doute dans la rencontre des couleurs qui vont se lover les unes dans les autres, sachant qu'avec le jeu du hasard, il y a de bonnes et de mauvaises rencontres. Cela reste fragile, en suspens, en équilibre précaire. Un tableau réussi c'est aussi celui qui, alors que c'est souvent long, parfois même laborieux, donne le sentiment qu'il a été fait rapidement, quelque chose de naturel qui aurait pu se faire tout seul. C'est une idée que j'aime bien, le tableau qui se fait tout seul. Comme une évidence.

MD : Ce doit apparaître évident pour le spectateur, mais pour vous aussi, non? Il me semble que le travail d'un artiste qui s'affirme, dans son univers et pour le regard des autres, doit au fil du temps, pour se reconnaître comme oeuvre, se constituer autour de racines esthétiques et problématiques récurrentes. Au regard de vos travaux, depuis toutes ces années, se dessine une ligne de recherche, une cohérence dans cette recherche

FF : Il faut que cela soit cohérent et en même temps que chaque tableau soit une remise en jeu, une expérimentation nouvelle. C'est une liberté indispensable à préserver. Si mon travail prend une certaine maturité, je ne veux pas tomber dans la répétition ou le système de reproduction. Aujourd'hui, je suis dans la couleur, la fluidité, le recouvrement aussi.

Demain, peut-être irais-je vers une libération de l'espace et de la lumière, ou vers un plus grand lien avec l'écriture...

*François Fries et Marie Deparis  
Avril - Mai 2006*

# François Fries

François Fries étudie la philosophie, l'histoire de l'art et l'économie avant de se tourner vers la peinture et le cinéma.

Il réalisera et produira pendant une quinzaine d'années des films de jeunes auteurs dont plusieurs seront primés dans des festivals tels que Venise, Berlin, New York ...

En parallèle, il partage un grand atelier avec d'autres jeunes artistes avec lesquels il apprend, échange, confronte son travail à l'autre.

Il participera à plusieurs salons et expositions collectives tels que Montrouge, Jeunes Peintures, Courants d'art, Jeunes et grands, JCréa, le Réservoir...

Ce passage constant et régulier du film à la peinture lui permettra de se donner le temps et les moyens d'apprendre, de découvrir et d'expérimenter de nouvelles techniques et de nouveaux supports.

Après cette longue courbe d'apprentissage, il décide en 2003 de se consacrer entièrement à la peinture.

## Expositions personnelles récentes

- 2004 Galerie Loft, Barcelone, Espagne.  
Salon littéraire, Artcore, Paris, France.  
En attendant le printemps, Galerie V. Smaghe, Paris, France.  
Art Paris, Galerie Véronique Smaghe, Paris, France.
- 2005 Collégiale Saint-Pierre-le-Puellier, Orléans, France.  
Galerie Charlotte Norberg, Paris, France.  
Salon Hildebrant, Francfort, Allemagne.  
Foire Européenne d'Art Contemporain, Strasbourg, France.

© 2006 GALERIE CHARLOTTE NORBERG

Achévé d'imprimer sur les presses de  
Stella Arti Grafiche, Italie, en juillet 2006.

Préface : Marie Deparis  
Photos des oeuvres : Bertrand Hugues  
Maquette : Maïwenn Cudennec - Bruno Cigoi

GALERIE CHARLOTTE NORBERG, PARIS

30, rue de Seine, 75006 Paris  
t é l . + 33 (0)1 43 26 46 70  
galerie.chnorberg@wanadoo.fr  
www.galeriecharlottenorberg.com